

La mère de l'assassin de Trotsky a parlé

Récemment a paru à New-York un livre de l'écrivain Isaac Dea Levine sur l'assassin de Trotsky. Indépendamment des considérations « psychanalytiques » de l'auteur, celui-ci rassemble une série d'éléments (photos, empreintes digitales...) dont certains étaient déjà connus, et qui donnent sans aucun doute l'identité réelle de l'assassin, le Catalani Ramon Mercader. Il indique comment celui-ci fut amené à accomplir son meurtre sous l'instigation de sa mère Caridad Mercader, agent de longue date des services soviétiques et amie du général Etingon, chef d'un service très secret, chargé du temps de Staline de tâches de haute confiance, qui fut d'ailleurs exécuté en même temps que Béria.

Le livre de Don Levine se termine par une lettre à lui adressée par Enrique Castro Delgado, ancien membre du Bureau Politique du P.C. espagnol, l'autorisant à utiliser cette lettre comme il le jugerait utile pour faire connaître la vérité. C'est cette lettre dont nous donnons ci-dessous de très larges extraits. On y verra que Caridad Mercader, déçue par le stalinisme (qu'elle identifie avec le socialisme), sans comprendre la signification politique de l'assassinat de Trotsky, a fait à Delgado d'authentiques aveux.

« Ce que je vais vous dire maintenant, ami Levine, je ne l'ai jamais dit à personne. Et je ne l'ai pas dit parce que j'ai longtemps cru que le drame de 1940 était terminé depuis longtemps. Il n'en est pas ainsi. Le drame survit au temps. Des cadavres, qui vivent, parlent, sentent et souffrent, ont prolongé son existence jusqu'aujourd'hui... Je sais parfaitement bien que dans le crime ont été impliqués trois personnes : le général Leonid (Etingon Kotov), l'un des aides de confiance de Béria ; Caridad Mercader, l'un des plus sûrs agents de Leonid ; et Ramon del Rio Mercader, Levine, je le sais parce que je l'ai entendu des lèvres de la personne qui le savait le mieux... et c'est arrivé ainsi :

Je fis connaissance de Caridad Mercader pendant l'été de 1943 à Moscou. Elle me rendit visite — « car je désirais vous connaître personnellement » — dans ma chambre à l'Hôtel Lux, après avoir vu Jesus Hernandez (ex-Ministre de la République espagnole), réfugié en Russie. J'attendais son appel car Hernandez m'avait téléphoné auparavant. Lorsqu'elle arriva, Esperanza, ma femme, alla ouvrir la porte. Elle étreignit ma femme et me serra la main. Je me souviens parfaitement qu'elle était vêtue d'une robe de tricot gris et portait sur la poitrine l'Ordre de Lénine. Elle était grande, mince, les cheveux blancs, la figure anguleuse avec des lèvres minces. Elle avait un charme incroyable, parlait rapidement avec un léger accent catalan... Elle fumait sans arrêt, allumant une cigarette au mégot de la précédente. Elle donnait l'impression d'être une grande dame, une grande dame un peu étrange. Elle parla. Nous conversâmes longtemps. Et lorsqu'elle prit congé, elle nous invita à venir chez elle déjeuner ou dîner, comme il nous plairait. Nous devînmes grands amis.

Le temps passa.

Puis ce fut mon épreuve à la Maison Noire... et ce fut mon exclusion du Komintern et du Parti Communiste espagnol. Ma tragédie dura des mois pendant lesquels j'oscillais entre l'angoisse et la mort. Dans ces jours terribles de solitude dans une ville de millions d'habitants, Caridad Mercader continua d'être notre grande amie.

« Vous avez raison, nous avons été trompés. Cela n'est pas le Paradis... c'est le plus terrible des enfers », disait-elle. Je lui rendais alors visite presque chaque jour...

Un jour, Caridad commença à me parler de son grand désir de partir : « Ici je ne fais rien... Je ne fais que mourir petit à petit. De plus, Enrique, je ne puis m'y habituer, je ne puis m'y habituer ». Cette idée prenait une allure d'obsession pour elle. Elle ne parlait de rien d'autre. Et au fur et à mesure que le temps passait, ses nerfs devenaient de plus en plus malades. Jusqu'à ce que Caridad devint vraiment malade d'insomnie et du désir de fuir. Il ne se passait pas une semaine qu'elle n'écrive à Béria pour solliciter le permis de partir, ou bien à Merkulov, ou bien à Sudopiatov... Parfois apparaissait le général Léonid... C'est seulement lorsque venait son fils Luis qu'elle semblait se dominer, ou quand venait Brufau, une Catalane aussi, agent du N. K. V. D. qui avait entre autres tâches, celle de surveiller Caridad...

— Avez-vous parlé à nouveau à Léonid ?... Que dit-il ?

— Que je dois être patiente... Léonid me trompe...

— Avez-vous parlé à Béria ?

— J'ai essayé de lui parler... Mais quand je lui ai envoyé une note demandant un entretien, il m'a envoyé des fleurs par l'intermédiaire de Léonid, avec un message : Salutations cordiales à la camarade Caridad... Ils n'ont plus besoin de moi... En outre, ils savent que je ne suis plus la femme que j'étais... Parce que même des criminels se fatiguent d'être des criminels, et quand ils comprennent ce qu'ils sont, ils veulent cesser d'être des criminels... Si je vous disais... Oui, je vais vous dire, je veux que vous sachiez ce que vous ne savez pas, qui sont ces gens.

— Je préférerais que vous ne me le disiez pas.

— Vous devez le savoir. Vous le devez. Parce que si quelque chose m'arrive, si je suis assassinée par ceux pour qui j'ai tué, pour qui j'ai fait de mon fils un assassin, transformé mon pauvre Luis en otage permanent et mes deux autres enfants en épaves, je veux que vous sachiez. Me comprenez-vous ? Je veux que vous le sachiez pour qu'avec ce savoir vous aidiez d'autres gens à ne plus être dupés par ces illusions comme vous et moi l'avons été.

— Caridad, ne pensez-vous pas que cela serait dangereux pour vous et pour moi si on arrivait à savoir que j'ai su ce que je devais ignorer ?

— Cela n'a pas d'importance. Vous êtes condamné, je suis condamnée... ils nous enterreront ici, à moins d'un miracle, le miracle de pouvoir sortir d'ici... Mais même si nous en sortons, nous serons toujours sous sentence de mort... Vous et moi sommes de ces gens qui ne sauront jamais dans quelle ville nous serons enterrés.

Elle fit une pause.

— Enrique, j'ai voyagé de place en place dans toute l'Europe.

— Soyez calme, Caridad.

— Je ne veux pas l'être... Je veux d'une façon ou d'une autre me venger de ces cochons... de ces brutes qui en nous aveuglant avec les illusions du socialisme m'ont déchiré en lambeaux, ont brisé ma famille, tout, tout... Nous avons été empoisonnés par la littérature de la Révolution d'Octobre, par l'illusion de notre propre Révolution, par l'idée du socialisme, et nous ne nous sommes pas rendu compte que nous étions tombés dans un monde de mensonges et de terreur... Les gens ne le savent pas, mais un jour ils devront le savoir. Ils doivent savoir que Caridad Mercader n'est pas simplement Caridad Mercader mais le pire des assassins... oui le pire... car j'ai non seulement parcouru l'Europe en traquant les tochéistes qui avaient rompu ou les diplomates qui avaient abandonné le Paradis, pour les assassiner sans merci... J'ai même fait plus...